

## Avant-propos

*Progrès – L’image de la physique newtonienne a asservi  
les sciences divines, puis les humaines.  
Pourquoi priser la dureté des sciences dures ?  
Elles qui sont si mal assurées, si craintives, si justement modestes.*

François Vauclose, *Épistémologie minimale*, 2019

Dans cet ouvrage *Faire sens, faire science* est présentée la synthèse de trois colloques qui se sont tenus à Sorbonne Université en 2015, 2016 et 2017 sur « Humanités et sciences de la culture »<sup>1</sup>, « Saussure et l’avenir des sciences de la culture – Vingt ans après *De l’essence double du langage* »<sup>2</sup> et « Faire sens, faire science »<sup>3</sup>. Ce dernier colloque, pensé comme un hommage officiel aux travaux de François Rastier, avait également pour but de faire un bilan des avancées accomplies dans les sciences de la culture depuis le colloque « Textes, documents, œuvre (Autour de François Rastier) »<sup>4</sup>, qui s’était tenu en 2012 à Cerisy-la-Salle.

---

Avant-propos rédigé par Astrid GUILLAUME et Lia KURTS-WÖSTE.

1. Mai 2015, colloque organisé par Astrid Guillaume et François Rastier : [https://www.fabula.org/actualites/humanites-et-sciences-de-la-culturequestions-d-avenir\\_66796.php](https://www.fabula.org/actualites/humanites-et-sciences-de-la-culturequestions-d-avenir_66796.php) (consulté le 23 juillet 2019).
2. Mai 2016, colloque organisé par Astrid Guillaume et François Rastier : [https://www.fabula.org/actualites/saussure-et-l-avenir-des-sciences-de-la-culture-vingt-ans-apres-de-l-essence-double-du-langage\\_73571.php](https://www.fabula.org/actualites/saussure-et-l-avenir-des-sciences-de-la-culture-vingt-ans-apres-de-l-essence-double-du-langage_73571.php) (consulté le 23 juillet 2019).
3. Novembre 2017, colloque organisé par Astrid Guillaume, Lia Kurts, Franck Neveu, François Rastier : [https://www.fabula.org/actualites/faire-sens-faire-science-colloque\\_81424.php](https://www.fabula.org/actualites/faire-sens-faire-science-colloque_81424.php) (consulté le 23 juillet 2019).
4. Juillet 2012, colloque organisé par Driss Ablali, Sémir Badir, Dominique Ducard : <http://www.ccic-cerisy.asso.fr/rastier12.html> (consulté le 23 juillet 2019) ; actes publiés dans (Ablali *et al.* 2014).

*Faire sens. De la cognition à la culture* est d'ailleurs le titre d'un ouvrage de François Rastier dans lequel il présente sa praxéologie interprétative et la distingue savamment des approches cognitivistes (Rastier 2018). Afficher un « faire interprétatif » a cela d'intéressant qu'il vient rappeler la contribution essentielle de Saussure à la pensée « pragmatique » en linguistique, parce que cette lecture du corpus saussurien autographe est encore trop peu diffusée.

En effet, si l'approche pragmatique ou praxéologique est spontanément associée à la théorie peircéenne, le geste théorique saussurien, qui a consisté à « rapatrier les signifiés dans les langues » et conjointement à prendre pour thème central la « vie » des signes au sein des sociétés, conduit naturellement à reconnaître que les signifiés et les signes mêmes sont le résultat d'actions interprétatives oubliées, dépendantes du contexte d'interprétation, lui-même conditionné par la prise en compte de multiples paramètres, notamment du corpus d'émergence. Dans le même temps, cette perspective amène ainsi à reconnaître que la distinction traditionnelle entre sémantique et pragmatique n'a pas lieu d'être : les signes linguistiques sont des « passages » de textes plus ou moins décontextualisés. Par ailleurs, c'est aussi reconnaître le métalangage scientifique comme un faire responsable constamment préoccupé de trouver les critères de légitimation de l'interprétation les plus pertinents.

Cet ouvrage vise à la reconnaissance du fait que « dans le domaine scientifique l'acte interprétatif n'est pas seulement dans le *terminus ad quem*, mais aussi dans le *terminus a quo*. Il est dans le séquençage des “données”, dans la construction des faits, dans le cadre théorique, dans la sélection des pertinences, et d'une manière générale dans tous les *a priori* de l'analyse. Savoir prendre en compte la fausse absence du chercheur dans l'analyse suppose de ne jamais abandonner la pensée réflexive. Elle permet aussi, par conséquent, de maintenir en état d'éveil l'attention herméneutique nécessaire à l'activité scientifique », comme le rappelle Franck Neveu dans sa contribution.

Par ailleurs, *Faire sens, faire science*, présent dans l'anglicisme « cela fait sens » (*that makes sense*) mis pour l'expression française « cela a du sens », implique différents éléments significatifs qui méritent d'être précisés ici<sup>5</sup>.

1) Tout d'abord, la compréhension et l'interprétation de cette expression en français semble dépendre de l'homonymie et de la grande polysémie du terme « sens »,

---

5. Lia Kurts-Wöste projette la publication d'un ouvrage qui explore deux nouvelles notions sémiotiques complémentaires, « la significativité » et « le faire-sens », à valeur transdisciplinaire, contribution au renouvellement actuel de l'épistémologie des sciences de la culture, notamment par l'intégration d'une perspective intersémiotique (musique) : les analyses ici produites sont extraites de cet ouvrage en préparation.

soit issu du latin *sensus* (sens) qui signifie « direction » et dans l'idée de bonne direction « entendement, raison, intelligence », soit du vieux-francique *sinmu* > *der Sinn* en allemand, le sens, qui donnera le *forcené*, soit celui qui va au-delà du (bon) sens. Le mot d'abord écrit *sen* en ancien français a été influencé dans son orthographe par le terme latin, du fait de sa proximité sémantique pour certains emplois. « Cela fait sens » remotive ainsi l'étymologie directionnelle de l'homonyme *sen* et s'émancipe de sa stricte définition sémantique : « cela fait sens » ne veut plus forcément dire « cela a une signification », au sens linguistique du terme mais « cela est interprétable ».

2) Ensuite, l'orientation axiologique positive de l'expression « cela fait sens » ou « cela a du sens » désigne une réalité témoignant de choix qui semblent, selon les cas, « sensés », c'est-à-dire raisonnables, valables, légitimes, intéressants, pertinents, opportuns, voire importants – donc pourvus non seulement d'une teneur, mais d'une portée. Son emploi rejoint alors la définition de la « significativité » et met l'interprétation sous la gouverne d'une évaluation auto-réflexive ou extérieure.

3) La valeur agentive du verbe « faire » est en réalité bipolaire puisque dans l'emploi de cette expression, on reconnaît une réalité, qui peut être :

- le résultat d'un choix, soit un faire interprétatif débouchant sur une décision dont cette réalité évaluée est l'effectuation ;

- un objet d'évaluation, soit un faire interprétatif et son lien avec une dimension normative.

L'approche saussurienne fondée sur le principe d'une *essence double* des faits langagiers est une systématique qui a pris acte du fait que « le domaine du savoir (et celui de la théorie du savoir) est [désormais] déterminé par le domaine conceptuel du faire (et par celui de la théorie du faire) » (Bouquet 1997, p. 33). Il s'agit donc d'une praxéologie devenue incontournable dans l'interprétation des signes au sein des sociétés.

Le domaine conceptuel du faire fait donc bien partie désormais de la donne scientifique, même s'il n'est pas acquis pour tout le monde : la linguistique a été parfois en dessous des attendus critiques mais aussi pratiques, que l'on pouvait pourtant légitimement espérer d'elle de ce point de vue.

Pour Franck Neveu, il s'agit du « développement d'un point de vue réflexif au sein des méthodologies, ce qui marque une rupture avec une certaine forme d'objectivisme candide qui a longtemps prévalu, objectivisme selon lequel les sciences seraient uniquement déterminées par leur logique interne, sans souci de considération de la structure formelle et matérielle de leur discours. Paradoxalement, les sciences du langage ont largement développé cette perspective, alors que l'on

aurait pu attendre de ce domaine une meilleure appréhension de l'effet du discours sur les idées scientifiques ».

D'ailleurs, certaines préconceptions continuent à vouloir se présenter comme des évidences indépassables ou comme des réalités académiques incontournables. Pour Franck Neveu, « il s'agit bien de réfléchir à la problématique de la territorialisation académique des savoirs, qui à bien des égards semble non congruente avec les espaces culturels et scientifiques effectivement occupés, saturés ou seulement traversés par ces savoirs ».

Le point capital qui fédère toutes les contributions du présent ouvrage est donc la question de la place que doit occuper une philosophie des sciences dans une philosophie de la culture, et notamment une philosophie de la linguistique : « on a beaucoup philosophé sur Saussure, jusqu'à en faire une sorte de philosophe du langage, sans trop s'aviser que la philosophie du langage devient une philosophie des langues, telles qu'elles sont objectivées par la linguistique, et par là même une *philosophie de la linguistique* » rappelle ici François Rastier. Avec la problématique du faire, c'est d'abord à une philosophie pratique et à une déontologie que l'on se réfère, et non à la recherche d'ontologies à valeurs universelles et anhistoriques. Tout en reconnaissant la relativité historique des connaissances scientifiques, il s'agit de ne pas renoncer au but d'objectivation rationnelle et critique, soit une raison plurielle et responsable, qui peut, sous certaines conditions, être ouverte à l'émotion, à l'empathie, à l'art, en s'inscrivant toujours dans une démarche éthique et déontologique. En effet, le métalangage scientifique doit être soumis à une évaluation qui intègre différentes strates normatives visant à le prémunir de certains excès :

– soit l'excès d'empiricité, soit le défaut de généralité. Pour Franck Neveu « l'excès d'empiricité et le défaut de généralité, laquelle est consubstantielle à la théorie, peuvent être pensés comme un déni de scientificité » ;

– soit l'absence de questionnement sur le devoir-être de la science, où le défi à relever consiste à admettre, selon un kantisme élargi, que le « que faire ? » peut être régulé par un « que peut-on espérer ? ». Une telle dimension téléologique ne nuit nullement, voire garantit une objectivation responsable, en particulier lorsqu'il s'agit de préserver les diversités et les spécificités<sup>6</sup>.

Dans le milieu académique, des blocages et frontières demeurent qui nuisent à la recherche et à ses résultats par excès de monodisciplinarité ou par fermeture d'esprit

---

6. On notera que cette combinaison théorique du téléologique et du souci des spécificités des individus a été travaillée également dans le domaine anglophone, notamment (Bertalanffy 1968).

face à un contact et une hybridité possible entre sciences et humanités. Les appellations y sont pour beaucoup : en opposant *sciences* et *humanités*, « sciences dures » et « sciences molles », les *humanités* ont été de fait étiquetées « non-scientifiques » et ont perdu en crédibilité. Naguère l'appellation sciences humaines et sociales (SHS) est apparue pour contourner cette discrimination et compenser ce manque de reconnaissance. En effet, les humanités et les sciences de la culture partagent avec les autres sciences leur vocation de connaissance. Elles élaborent leurs propres méthodes pour objectiver leurs champs de recherche, pour décrire les singularités des objets culturels, aussi multiples que changeants dans un monde qui s'est en peu de temps internationalisé. Les sciences de la culture sont pourtant des sciences des spécificités, contrairement à l'idée héritée d'Aristote qu'il n'y aurait de science que du général, même s'il faut reconnaître dans le même temps que ces dernières sont liées à des traditions et des normes qui s'inscrivent dans le temps et l'espace. Les auteurs de cet ouvrage montrent de quelles manières originales il est possible de renouveler aujourd'hui leur épistémologie, en s'appuyant sur des auteurs comme Leroi-Gourhan, Merleau-Ponty, Simondon et d'autres tout en tenant compte des évolutions de pensée et de recherche de ce siècle naissant (sur la statistique, sur les approches cognitives, par exemple). Les objets culturels appellent un programme de connaissance spécifique, une étude rationnelle des arts pour développer de nouveaux champs à décrire avec l'accès à des collections toujours plus étendues, qu'elles soient ou non numérisées.

Cet ouvrage présente donc aussi une approche réflexive, critique – que l'on peut dire « sémiotique » même lorsqu'elle n'emploie pas explicitement le terme –, de différents types de médiations culturelles (arts langagiers et non langagiers, sciences du vivant et des technologies, éthique, esthétique, etc.). Il a pour vocation de rendre compte de cette complexité des contenus culturels pour maîtriser des dualités fondamentales comme contenu et expression, synchronie et diachronie mais il intègre également le verbal et le non-verbal, le sonore et le non sonore de l'humain et du non-humain, qu'il soit animal ou machine. En effet, le *xxi*<sup>e</sup> siècle voit naître la prise en considération dans tous les pans de la société du non-humain (vivant : animaux, plantes, planète) et du non-vivant (machine, robot humanoïde ou animaloïde, intelligence artificielle et ses implications), voire des formes hybrides (transanimalisme). L'humain jadis omnipotent et omniprésent se voit concurrencé de plus en plus par des animaux et des robots qui dépassent désormais le « propre de l'humain », des entités informatiques le surpassent déjà sur le plan cognitif : toutes les ontologies volent en éclat. Cependant, la question d'une anthropologie sémiotique, qui fédère l'ensemble des contributions de manière plus ou moins explicite, tente à la fois de souligner la responsabilité de l'humain dans un environnement qui le dépasse, le conditionne et dont il dépend vitalemment. Elle met par ailleurs en valeur un type de complexité dans l'invention et l'innovation

(scientifique, artistique) qui ne peut se réduire à un programme : l'individuation, qui combine, pour se constituer, des paramètres divers hérités par transmission culturelle, et dont la complexité reste inaccessible à la machine, notamment dans la prise en compte des paramètres de régulation éthique.

## Contenu de l'ouvrage

Cet ouvrage se subdivise en une introduction, trois parties et une conclusion. Les chapitres ici réunis témoignent chacun à leur façon, chacun avec une direction propre, du fait que les sciences de la culture ont de beaux jours devant elles, ils montrent aussi combien les étiquettes des champs du savoir sont parfois artificielles et académiques et qu'elles peuvent être autant de freins à l'innovation et aux développements des savoirs eux-mêmes. De ce point de vue, chaque auteur souligne quelles sont ses options théoriques ou plus largement épistémologiques. Chaque contribution identifie dans un premier temps les écueils, identification à partir de laquelle chacun instaure une consistance différentielle de sa propre démarche et de sa propre conception de la science, qui suppose la prise en compte d'une histoire des idées et l'adoption d'une approche fondée sur un point de vue comparatiste, toute démarche historicisante supposant une certaine humilité qui n'a rien de contradictoire avec une haute ambition épistémologique.

En introduction, **François Rastier** (CNRS-INaLCO) précise les notions d'« individuation » et d'« interprétation » des objets culturels en rappelant les enjeux d'une reconnaissance des sciences de la culture aujourd'hui. Il apporte une pierre essentielle au débat par le rappel du geste théorique fondamental de Cassirer qui transforme « sciences de l'esprit » en « sciences de la culture » et permet l'apparition de la pensée de la médiation sémiotique. Face aux diverses dérives identitaristes aujourd'hui constatables dans le champ de la culture, face à l'hyperspécialisation des sciences humaines mettant en péril la possibilité même de pensées fédératives et globalisantes capables de réfléchir (à) leur responsabilité, F. Rastier invite à réaffirmer et à approfondir le projet novateur des sciences de la culture, pour tenir compte de la dualité entre les cultures locales et la culture mondiale, entre l'individuel et le particulier, entre le général et l'universel : la sémiotique des cultures et l'anthropologie culturelle héritée de Humboldt et Cassirer revêtent ici une importance majeure. Elles permettent de mettre en valeur le fait que les humanités et les sciences de la culture peuvent notamment prétendre à la généralisation sans ériger en universaux les régularités qu'elles objectivent, de façon à prendre en compte les événements singuliers.

L'auteur rappelle que la théorie saussurienne des points de vue combinés en dualités a permis de modifier la notion même d'objectivation et souligne l'importance

d'une auto-réflexion de la science à travers une philosophie de l'action ou praxéologie – rétablissant ainsi la dignité des projets historiques et comparatistes de Cassirer et de Saussure contre les attaques infondées de Heidegger et Derrida. Ces projets s'appuyaient sur le principe d'une possible union entre culture scientifique et culture « littéraire », au nom d'une définition émancipatrice de la culture. Comme la dimension sociale prédomine dans les sciences de la culture, la sémiotique considère que les signes ne peuvent être conçus qu'en rapport avec les sociétés qui les instituent. Au-delà des problématiques académiques, l'attitude critique des sciences et des arts se rencontrent ainsi pour dépasser les stéréotypes d'appartenance et promouvoir la liberté de pensée. Si les sciences de la culture ont une portée politique, c'est bien en élaborant un projet de connaissance de la diversité humaine hérité des Lumières.

Les sciences de la culture répondent certes à un projet fédératif mais récusent la tentative d'unification des sciences tel qu'il a été formulé par Morris et Carnap, dans la mesure où ce projet conduit à ne pas reconnaître l'apport propre de la méthodologie des sciences de la culture en hypostasiant des critères scientistes (causalité, énoncé de lois) d'ailleurs remis en cause dans les sciences « dures » elles-mêmes. Le développement de principes théoriques rigoureux a bien vu le jour pour étudier les phénomènes sociétaux et les objets culturels divers et variés. Différents types de *sciences* ont bien émergé au sein des SHS, on trouve de nos jours les sciences historiques ou les sciences religieuses, ce qui n'implique pas qu'elles soient des disciplines exactes au sens mathématique ou informatique du terme mais cela implique que pour les aborder, il faille développer des grilles de lectures, des théories permettant une rigueur scientifique sur des matières mouvantes, parfois idéologiques car en lien avec des contextes disciplinaires pluriels et évolutifs. Penser les sciences de la culture devient dans cet arrière-plan dynamique un défi qui passe par l'étude précise des langages verbaux et non-verbaux, sonores et non-sonores, des structures implicites de phénomènes sociétaux dont on ne perçoit bien souvent qu'une minime partie explicite. Les sciences du langage pourraient à ce titre avoir un rôle clef à jouer qui passe par la reconnaissance préalable de leur statut de sciences de la culture : science des conditions et non des lois, des valeurs et non des faits, tout en évitant de substituer, comme le rappelle Franck Neveu, « la naïveté empirique à la naïveté théorique ».

F. Rastier invite enfin à une reconception morphologique du concept de structure, fidèle aux origines de l'élaboration du premier structuralisme. La richesse descriptive d'un structuralisme d'inspiration morphologique tient paradoxalement à l'économie de ses hypothèses régulatrices, qui lui permet de s'adapter à la métamorphose des formes. Le signe est conçu comme le résultat métastable d'un processus d'individuation. La problématique de la morphogénèse témoigne de sa

fécondité en permettant notamment d'introduire en linguistique la notion de continu et des modélisations dynamicistes qui s'intéressent (pour la parole) à la fluence de la phonation, à la variété des gestes énonciatifs, à la prosodie, aux isotopies et isophonies, aux tonalités vocales et émotionnelles et plus généralement aux points singuliers privilégiés comme lieux de pertinence. Une théorie des opérations d'apparition de formes et de leur modification pourrait être appelée une « opératique ». L'art occupe une place éminente dans ce cadre, car les œuvres démontrent exemplairement la création de signes. Une telle *opératique* s'intéresse en particulier à des corpus élargis et n'hésite pas à s'outiller en recourant au traitement informatique, notamment statistique.

Quant au statut de la sémiotique, F. Rastier rappelle que « la sémiotique hésite entre deux vocations : tantôt elle se définit comme une discipline parmi d'autres, tantôt comme une sorte de métadiscipline qui aurait pour mission de redéfinir en son sein l'ensemble des sciences de la culture, voire une bonne part des sciences de la nature. Entre les deux, l'image d'une "science-pilote" a rallié des suffrages, en raison de l'ubiquité même des signes ». François Rastier participe ainsi au débat sur le statut épistémologique de la sémiotique dans son rapport aux sciences de la culture. Il conclut que la sémiotique « ne peut évidemment prétendre les périmer ou les remplacer, car chacune contient une sémiotique plus ou moins explicitée, et souvent "à l'état pratique" » et que « c'est à la sémiotique de réfléchir ces sémiotiques particulières pour pouvoir les fédérer, ou du moins affermir leur fédération ». Dans un projet de pluridisciplinarité et d'interdisciplinarité exigeant, les rapports d'auxiliarisation des disciplines entre elles sont réversibles et ne fonctionnent nullement sur des rapports de domination. Si la sémiotique peut fonctionner comme métadiscipline, c'est seulement comme vecteur d'auto-réflexion critique sur le statut même des théories, à forte dimension institutionnelle, dans chacune des disciplines, qui sont autant de sémiotiques particulières.

Après cette introduction suit la première partie qui traite des « Fondements sémiotiques des sciences de la culture », dans laquelle Jean Lassègue (CNRS), Arild Utaker (Université de Bergen, Norvège) et Vincent Bontems (CEA) présentent un renouvellement de la pensée scientifique à partir d'une interrogation fondamentale sur le propre de l'humain, selon un parcours qui va d'une réflexion sur les formes symboliques chez Cassirer, à une autre sur le point de vue paléoanthropologique de Leroi-Gourhan, jusqu'à une reconsidération de l'importance dans les années qui viennent de la pensée technique, à partir de l'approche simondonienne.

Pour commencer, Jean Lassègue (CNRS) s'intéresse aux « formes symboliques » dans la pensée de Cassirer. À l'origine de ce concept, il place la conception de l'organisation de la subjectivité cognitive dans la connaissance humaine supposément

universelle chez Kant pour souligner la révolution épistémologique qu'a constitué la reconnaissance de la consistance de la sémiotique des cultures, par laquelle sont pensables les phénomènes de transmission, transformation, traduction et la pluralisation des rationalités. J. Lassègue rend toutefois à Kant la paternité du problème de la variété des rationalités dans la tradition de la philosophie transcendantale (comme en témoigne la nécessité des trois *Critiques* et la tripartition entre transcendantal, empirique et réflexif), que l'on attribue traditionnellement à Cassirer. Il montre que ce dernier est ensuite redevable des enseignements des philosophes néo-kantiens de l'école de Marbourg qui ont cherché à refonder le projet transcendantal pour être capables de prendre en considération l'avancement des sciences pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement en mathématiques et en physique.

Ce que Cassirer « invente », et ce dont notre pensée de la rationalité scientifique lui est encore redevable, c'est l'idée d'un *potentiel de transformation des principes de la connaissance*, ainsi que leur relative perméabilité. Chaque mode d'objectivation institue ainsi une façon particulière de produire du sens, mais la reconnaissance de chacun de ces modes d'objectivation est plutôt affaire d'accentuation que d'homogénéité de l'espace de connaissance considéré. La notion de sens, et la question des modes spécifiques de productions du sens dans chaque démarche scientifique, mêle les registres du pur et de l'empirique – ce qui semblerait proprement contradictoire aux yeux de Kant. J. Lassègue présente ensuite le concept de « groupe de transformation » ou encore la méthode statistique comme des exemples éclairants de diffusion progressive possible à travers tous les domaines du savoir, et ce de manière non unidirectionnelle (des mathématiques à la linguistique ou à la psychologie pour le premier, des sciences humaines à la physique des gaz, et retour à la sociologie pour la seconde). Fidèle à ce principe transformationnel, J. Lassègue propose finalement une nouvelle définition de la vocation scientifique à partir de la prise en compte de l'histoire de la statistique, définition que Cassirer n'était pas en mesure de penser mais qu'il n'aurait sans doute pas renié : la science vise à expliciter *les conditions de possibilité locales* d'un certain régime de connaissance.

Ensuite, [Arild Utaker](#) (Université de Bergen) développe le problème du sens en paléanthropologie chez Leroi-Gourhan, en particulier avec la construction d'une mémoire collective. A. Utaker souligne le fait que, sans distance critique, la paléontologie humaine (la paléanthropologie) risque de n'être qu'une projection de nos conceptions actuelles de l'Homme. En philosophe du langage, il considère que l'aspect révolutionnaire de l'approche de Leroi-Gourhan réside en ce qu'elle nous dispense de commencer par la pensée et la logique pour définir l'humain. Pour ce qui concerne « la pensée », A. Utaker rappelle que Leroi-Gourhan a eu le mérite de considérer que c'est aux « hommes fossiles » de bouleverser l'image dominante de

l'Homme. Quel critère doit définir le genre humain ? Leroi-Gourhan est formel. Le critère est donné par la morphologie du corps : l'Homme est défini par la station debout, et il faut ainsi admettre que l'espèce humaine a « débuté par les pieds ».

Sans refaire toute la démonstration de Leroi-Gourhan, A. Utaker part de l'idée que l'esprit et le langage – dont le développement est la conséquence du développement du cerveau, grâce à la libération de la main et l'élaboration de gestes techniques de plus en plus complexes qu'elle a permise –, sont conçus comme répondant à une même « fonction », qui est primitivement une fonction de transmission et de préservation de la mémoire collective. L'humain s'émancipe ainsi de la mémoire génétique et devient être de culture. A. Utaker défend, à partir de la lecture de Leroi-Gourhan, une position complexe, typique des sciences de la culture, qui s'attache à éviter aussi bien la biologisation complète des capacités cérébrales, caractéristique du cognitivisme orthodoxe (qui va avec une conception mécaniste du vivant propre au paradigme néo-darwinien), que l'oubli symétrique du corps, en particulier de la main et du geste technique, où la technique devient subordonnée à la pensée et où notre philosophie finit par osciller entre mentalisme et cérébralisme. Si le langage et le cerveau répondent primitivement à une fonction de transmission et de mémorisation des gestes techniques, le cerveau n'est pas un organe comme les autres, il est l'organe qui relie et *coordonne* les fonctions : locomotion, nutrition (et préhension) et relation (perception) sont les trois fonctions majeures. Suivant l'exemple de Leroi-Gourhan, qui propose de parler de « syntaxe » pour désigner cette capacité de coordination et d'articulation des fonctions, A. Utaker propose de considérer que l'Homme est en premier lieu un « homme grammatical », considérant que l'« homme neuronal » des néo-darwiniens et du cognitivisme traditionnel ne peut expliquer cette fonction de couplage complexe où entre la prise en compte de la tradition, dans la mesure où le corps anatomique suit pour sa part la mécanique des causes et des effets.

Pour ce qui concerne la logique, A. Utaker souligne l'importance de la pensée pré-logique dans l'approche paléanthropologique de Leroi-Gourhan et rappelle le lien qu'il établit entre graphisme multidimensionnel et mythologie, refusant de considérer que la pictographie serait une forme d'enfance de l'écriture.

Enfin, [Vincent Bontems](#) (CEA) aborde la difficile question du langage dans ses rapports avec la pensée technique. Il précise à partir de la conception simondonienne de la technique et de ses rapports au langage quelques points de convergence originaux aujourd'hui pensables entre science des technologies et linguistique. Il remarque tout d'abord que l'on ne trouve sous la plume de Simondon aucune analyse poussée du langage et rappelle les raisons de cette absence : pour Simondon,

le langage n'est pas la condition originaire du sens. Simondon insiste au contraire sur la nécessité de prendre en compte de multiples canaux et fonctionnements techniques de la communication, dont le langage articulé ne constitue qu'un mode particulier et non le paradigme. Plus qu'aucun discours ou texte, c'est l'objet technique qui est le support et le symbole de la transindividualité car il véhicule universellement l'information.

V. Bontems reconnaît que la radicalité avec laquelle Simondon écarte le paradigme linguistique et réduit la portée anthropologique de l'enquête sur le langage pourrait sans doute froisser la sensibilité de certains linguistes. Il souligne cependant combien les orientations et les exigences de sa recherche convergent fondamentalement avec celles d'un linguiste aussi rigoureux que François Rastier, qui s'est attaché à dissoudre, dans un esprit saussurien, les préconceptions ontologiques du langage et à dénoncer la mystique heideggérienne de l'Être.

Loin de dénigrer le travail du linguiste, le philosophe simondonien qui assume les exigences d'une technologie rigoureuse doit ainsi rechercher son aide pour articuler sa propre enquête à la terminologie des ingénieurs. C'est le sens de la collaboration entre V. Bontems et des linguistes sur les lignées de centrales inertielles de l'industriel Safran.

En retour, les recherches pour opérationnaliser la « diagrammatisation » des schémas et des lignées techniques suggèrent sans doute un terrain nouveau à la « science des signes au sein des sociétés ». V. Bontems donne pour finir l'exemple d'une application possible de l'approche de Simondon en « mécanologie génétique », en collaboration avec des ingénieurs. Une fois définie la position de la lignée des « Micromegas » au sein de la famille des détecteurs gazeux à ionisation, il montre qu'il a pu retracer sa généalogie en identifiant les inventions qui ont engendré des lignées techniques réalisant au moins partiellement le même schème technique.

Dans la deuxième partie, « Herméneutique des sciences, sciences herméneutiques », Franck Neveu (Sorbonne Université), Régis Missire (Université de Toulouse) et Astrid Guillaume (Sorbonne Université) réfléchissent sur l'importance des mathématiques, des formes de l'implicite ou de la géométrie pour renouveler les schémas de pensée dans une optique pluridisciplinaire ou interthéoriciste générant des contenus nouveaux. Pour analyser ces contenus innovants et en pleine mutation avec une boussole sémio-anthropologique, s'autorisant toutefois à adopter des approches qui ne seraient pas qu'anthropocentristes, ils clarifient le statut des théories et des descriptions pour qu'une véritable interdisciplinarité autour de nouveaux observables, tant au sein des sciences de la culture qu'en coopération avec

d'autres départements scientifiques, puisse émerger. C'est le statut de l'interprétation et l'importance des définitions qui sont aussi en jeu dans ce chapitre : quelles herméneutiques et quelles terminologies pour quelles sciences de demain ?

Le but de l'étude de [Franck Neveu](#) est d'examiner le lien entre philosophie et mathématique, et plus largement entre sciences de l'esprit et sciences présumées exactes. Il se demande plus précisément comment une philosophie des mathématiques permet de penser des passerelles originales entre linguistique et mathématique. Il travaille sur le champ de la philosophie des mathématiques et sur l'origine commune des deux domaines (philosophie, mathématique) mais également sur le fait que la mathématique est une précondition à l'existence de la philosophie rationnelle, en particulier parce qu'elle permet de s'interroger sur les jugements universellement vrais. La séparation historique de la mathématique et de la philosophie au XIX<sup>e</sup> siècle a préfiguré la rupture épistémologique entre « sciences de la nature » et « sciences humaines » : elle est donc fondamentale. L'œuvre de Cavallès, qui conçoit la mathématique comme un devenir, permet de penser autrement les relations entre ces deux domaines scientifiques. « Sur l'émergence raisonnée de ces deux approches, on ne peut que renvoyer à Wilhelm Dilthey et à son *Introduction aux sciences de l'esprit* (1883 : *Einleitung in die Geisteswissenschaften*), où il prend position contre le positivisme de Comte, dont les théories sont faussées au moins par le fait qu'il n'y a pas une méthode de connaissance, mais deux. Celle des sciences de la nature, et celle des sciences humaines, ou sciences de l'esprit. » Si F. Neveu ne le précise pas dans sa contribution, nous avons rappelé dans l'introduction qu'il faudra toutefois attendre Cassirer pour que les « sciences de l'esprit » soient reconçues comme « sciences de la culture ». Dans ce remaniement terminologique se joue en réalité une reconception complète des sciences comme pratiques spécifiques de médiation, sciences de la nature comprises. Que ce soit chez Cavallès ou chez Cassirer, c'est le statut problématique des mathématiques qui soulève exemplairement la question de la nécessité d'une telle extension et la reconnaissance du fait qu'il s'agit à chaque fois, même si selon des modalités différentes, du couplage complexe de l'humain avec son entour.

Pour Dilthey, ce qui prévaut dans les sciences de la nature, c'est la méthode explicative donc causaliste et nomologique. On y étudie les phénomènes dont l'intelligibilité est extrinsèque parce qu'elle ne tient qu'aux relations régulières que ces phénomènes entretiennent avec d'autres phénomènes dont ils sont les effets. Ce qui prévaut dans les sciences de l'esprit, c'est la méthode compréhensive, qui s'intéresse aux conditions d'émergence des phénomènes et les relie à leurs enjeux. L'opposition diltheyenne a été dépassée par Cassirer qui redéfinit les sciences de l'esprit en sciences de la culture.

Ainsi dans cette histoire des rapports entre philosophie et mathématique, le nœud de la problématique n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, celui de la mise en vedette du logico-formel, mais de manière contre-intuitive, celui de la prise en compte de l'historicité. Mathématique et philosophie en sont donc venues à se désolidariser au XIX<sup>e</sup> siècle au nom de la prise en compte du thème du devenir, selon un mouvement commencé à partir de la Révolution française où le souci de l'Histoire a valorisé les mouvements, les révolutions, la négativité, aux dépens de la contemplation *sub specie aeternitatis* des vérités mathématiques, qui étaient considérées comme intemporelles dès qu'elles étaient établies. À partir de cette séparation, il est possible d'identifier deux écueils conjoints, chacun dans un domaine : F. Neveu montre qu'il s'agit de surmonter, d'un côté, l'écueil de l'universalisme anhistorique, que la philosophie des mathématiques de Cavailles montre comment éviter en travaillant sur le devenir mathématique et sur le « comprendre », considérant que ce thème n'est pas réservé aux « sciences de l'humain » ou plutôt en rappelant implicitement que toute science est faite par l'humain et, à ce titre, est « science humaine ». De l'autre, l'écueil d'un simple récit des faits historiques, auquel Cavailles réduit les sciences humaines, de manière partielle et contestable d'ailleurs, sans parler de l'irrationalisme, exemplifié en particulier par l'herméneutique existentielle heideggerienne, que F. Neveu ajoute à la liste. Cavailles doit ainsi affronter un double défi : son objectif est d'échapper tout à la fois à l'apriorisme de la raison (aussi bien qu'à l'apriorisme de l'Être) et à l'empirisme de l'histoire (en assimilant, de manière fort problématique du reste, l'approche historique à un simple relevé des faits). Il pose, quoi qu'il en soit, une question qui est toujours la nôtre : quels moyens se donner pour que le refus d'un positivisme naïf n'équivaille pas à renoncer à toute forme de positivité ?

F. Neveu conclut en montrant que l'on peut donc avoir à l'égard de la mathématique comme de la linguistique la même approche épistémologique et considérer que toutes deux opèrent sur des catégories de pensée, si bien qu'une science de la compréhension des catégories de pensée mathématiques ou des catégories de pensée linguistiques est possible : elle ne peut passer que par une prise en compte de l'histoire des disciplines et de l'histoire des idées, selon une démarche critique et comparatiste propre aux sciences de la culture (même si F. Neveu n'utilise par ce terme). Les sciences de l'esprit (Dilthey), dont relèvent aussi bien les mathématiques que la linguistique selon F. Neveu, sont au moins autant des sciences de l'« esprit » (mot à comprendre ici comme la traduction de *Geisteswissenschaften*) et de ses catégories de pensée qu'une mise à distance critique des sciences conçues comme « faites par l'esprit ».

Régis Missire (Université Jean Jaurès, Toulouse) s'intéresse pour sa part à l'articulation sémiotique du sens textuel et ce que peut en dire une sémantique

fondée sur une approche sémiotique des ressources langagières. Depuis Benveniste, qui distinguait niveaux *sémiotique* et *sémantique*, « l'articulation de la sémioticité des unités linguistiques avec les dimensions thématico-intentionnelles, praxéologiques et herméneutiques du sens est problématique, au point que l'«hiatus» entre ces deux niveaux justifie pour lui d'envisager l'existence de deux linguistiques distinctes, chacune conceptuellement appareillée de façon spécifique ». C'est à partir d'une lecture critique de cette approche que la continuité entre sens et sémioticité langagière s'est développée. Parallèlement, R. Missire fait un bilan des propositions formulées pour tenter de mener intégralement cette analyse dans le cadre sémiotique (sur la base entre autres des travaux de Coseriu, Hjelmslev, Lyotard, Rastier). Il cite Rastier, pour qui « (...) le mystérieux extérieur de la langue n'est que l'envers de la restriction logico-grammaticale de la linguistique : il réside dans les textes et l'intertexte qu'elle ne peut concevoir » (Rastier 2003, p. 42). En rapatriant « l'extérieur » de la langue dans l'intertexte et en se défaisant ainsi de la tradition référentialiste de la sémantique, R. Missire propose de surmonter la dichotomie théorique avancée par Benveniste et de considérer le régime sémantique comme conditionné par le régime sémiotique des textes. R. Missire s'intéresse à deux aspects de l'articulation sémiotique du sens textuel : dans un premier temps, il distingue trois relations sémiotiques constitutives de la sémosis textuelle (*signification/désignation/expression*), en distinguant les types d'unités qu'elles mettent en relation sur les deux plans du langage. Dans un second temps, il discute de l'intérêt de la notion de *signifiante* dans les parcours interprétatifs. Cette approche lui permet de proposer une définition du *sens textuel* comme étant « l'ensemble constitué (i) des corrélats, sur le plan du signifié, des relations de signification, de désignation et d'expression et (ii) des relations entre ces corrélats ». De même, il définit la *sémosis textuelle* « comme l'ensemble des relations de signification, de désignation et d'expression, ainsi que, pour chacune d'entre elles, l'éventualité d'une relation de signifiante ». Il propose que, sur les deux plans du langage, les corrélats de la relation d'expression puissent être décrits « avec les concepts de fonds et de formes sémantiques et expressives » (Rastier 2015), ce qui permet de réinvestir à ce niveau « les concepts descriptifs du niveau de la relation de signification (notamment le concept de sème) pour décrire des unités (notamment les molécules sémiques) qui ne sont plus liées à leur corrélat du plan du signifiant par une relation de présupposition réciproque. Conversement, l'exprimé peut se convertir en signifié lorsqu'il rentre dans une relation de signification associée à une unité sémiolin-guistique ».

Ainsi, pour R. Missire, il faut toujours distinguer dans un texte en quoi un *extrait* peut s'appréhender comme *signifiant*, *désignant* ou *exprimant*, car le niveau textuel inclut des relations de signification, de désignation et d'expression. Il rappelle enfin

que « l'accès au sens est au mieux asymptotique, et que nulle discipline ne saurait en épuiser la description ».

**Astrid Guillaume** (Sorbonne Université) travaille sur les hybridations théoriques interdisciplinaires, soit sur les transferts de théories d'un champ du savoir à un ou plusieurs autres pour renouveler la pensée et les axes de recherches en SHS. Elle cherche à décloisonner les disciplines académiques. En se référant aux définitions du physicien Basarab Nicolescu, elle rappelle le sens des termes, fréquemment employés mais souvent de manière erronée, de *pluridisciplinarité*, *interdisciplinarité*, *transdisciplinarité* afin de définir les notions de *plurithéoricité*, *interthéoricité* et *transthéoricité*.

Son projet a pour but une innovation théorique qui ouvre de nouveaux champs disciplinaires, accompagnés de néologismes ou de mises à jour des terminologies et langues de spécialité pour que les sciences du langage accompagnent les progrès accomplis depuis une vingtaine d'années dans les sciences du vivant et des technologies. L'interthéoricité (ou hybridation des théories) permet ici une rencontre des champs du savoir ouvrant les SHS aussi bien aux sciences du vivant (zoosémiotique, biosémiotique), aux sciences technologiques (transhumanisme, transanimalisme, robotique humanoïde et animaloïde, intelligence artificielle) qu'à d'autres disciplines des SHS (transférogenèse, sémiotraductologie, traductogenèse). En travaillant l'interthéoricité, Astrid Guillaume parvient à une transthéoricité qui permet des programmes d'universalisme éthique comme l'humanimalisme, humanisme dépassant les sphères humanistes et animalistes souvent idéologisées car inscrits dans une ontologie de l'humain et de l'animal. Ce faisant, elle casse aussi des approches ontologiques établies depuis des siècles : « L'interthéoricité désenclave les disciplines et brouille les contours disciplinaires trop rigides, elle brise les frontières des champs du savoir humain en faisant se côtoyer sciences humaines et sciences mais également arts et spiritualités du monde, longtemps mis à l'écart des approches scientifiques et théoriques. »

La traduction, au cœur de ces transferts hybrides qu'ils soient théoriques, lexicaux, sémantiques, textuels prend alors pleinement son sens. Le transfert théorique ne peut avoir lieu qu'au terme d'un processus triadique de composition/décomposition/recomposition, qui n'est pas sans rappeler le transfert traductologique verbal (verbalisation/déverbalisation/reverbalisation) : il répond à trois caractéristiques que sont l'*élasticité*, la *plasticité*, l'*hybridité* théoriques. Ce transfert sémantique interthéorique ouvre la voie à de nouvelles théories permettant d'analyser les phénomènes de société actuels particulièrement pluriels, multifactoriels et pluridisciplinaires.

L'art et la géométrie, pris respectivement comme modèle d'hybridation et de modélisation, sont une source d'inspiration à intégrer pleinement dans les processus de théorisation et de transferts théoriques. L'artiste Grégory Chatonsky parle de « feuilletage des réalités » impliquant une multiplicité d'interprétations. Ainsi, A. Guillaume rappelle que ce qui rend complexe la théorisation des activités culturelles humaines et non-humaines, c'est justement cette multiplicité des interprétations que l'on peut en faire. Afin de prendre en compte cette polysémie du fait culturel, maintenir une rigueur scientifique dans l'étude des signes au sein des sociétés et mener à bien des analyses aussi fines qu'objectives et complètes des champs du savoir humain et non-humain, A. Guillaume appelle à un retour de la diachronie au sein des cursus académiques et de tous les champs de spécialité du savoir, afin que les sciences de la culture fassent sens et science en synchronie comme en diachronie. Les théories, quelles que soient les disciplines auxquelles elles se rattachent, sont souvent limitées dans le temps, elles s'inscrivent dans des contextes et des histoires. À cette heure, par exemple, certaines parties des théories de Newton sont remises en cause par les recherches sur les trous noirs. Elles ne sont pas périmées pour autant, elles sont englobées dans d'autres théories qui traitent de phénomènes que Newton n'évoquait pas. Ou bien encore les intelligences et pensées animalières sont scientifiquement prouvées par les éthologues et les zoobiologistes là où bien des philosophes et linguistes contemporains les nient encore, ce qui relance le débat des définitions polysémiques interdisciplinaires et ouvre légitimement la voie à la zoosémiotique. Les théories ont ainsi leur propre historicité ; cela implique le recul nécessaire pour les analyser objectivement et reconnaître leurs limites lorsque les progrès technologiques permettent de les faire évoluer, voire de les dépasser. L'histoire des théories et des sciences prend ici tout son sens.

Dans ce contexte de renouvellement des savoirs et de la remise en question de théories du passé, parfois aujourd'hui encore ancrées dans les cursus, ce sera aux structures académiques évaluatrices des SHS d'être plus souples pour « pouvoir s'adapter à ces nouvelles pensées, et non l'inverse ».

Dans la troisième partie, « Sciences des Lettres et des Arts », Lia Kurts-Wöste (Université de Bordeaux) et Pierluigi Basso-Fossali (Université Lyon II) s'intéressent aux enjeux d'une sémiotique des cultures non logocentrée à partir de prospections sur la musique et la « significativité » et sur les rôles d'une sémiotique des arts qui permette de surmonter les lacunes du passé.

Lia Kurts-Wöste prend le parti de développer le vocabulaire descriptif de la sémiotique des cultures à partir d'un point de vue décentré, celui de la musique. Elle légitime une telle démarche en faisant remarquer que la plupart des auteurs constituant le socle de référence des sciences de la culture aujourd'hui ont défendu une approche non logocentrée (Leroi-Gourhan, Simondon, Cassirer ou même

Saussure – pour ne citer que quelques figures majeures). Ce refus du logocentrisme prend des formes à chaque fois différentes, qu'elle décline précisément. Elle remarque ensuite que c'est au même moment et dans la même aire géographique (XIX<sup>e</sup> siècle allemand) que se définissent les caractéristiques de l'herméneutique musicale de Riemann et de l'herméneutique matérielle de Schleiermacher. Après avoir rappelé les caractéristiques de la praxéologie interprétative élaborée par la sémiotique des cultures de F. Rastier et ses possibles extensions pour penser une herménéutisation générale des sciences, elle se propose donc d'explorer les moyens d'affermir son caractère non logocentré en s'appuyant sur la valeur heuristique de l'herméneutique musicale et, ainsi d'élaborer une notion sémiotique originale, celle de « significativité », absente des dictionnaires de référence en sémiotique, qui archivent plus volontiers la notion de « signifiante » venue de Benveniste. On notera que cette notion apparaît également, sous forme adjectivale (l'adjectif « significatif »), mais de manière plus ponctuelle, dans la contribution suivante rédigée par Pierluigi Basso-Fossali, lorsqu'il cite Geertz et Goldwater. L. Kurts-Wöste part de la position adoptée par Cassirer, selon laquelle il ne s'agit jamais de réduire l'art au langage ou le langage à l'art, même si l'on reconnaît dans le même temps que l'art ne peut être approfondi sans une approche langagière et le langage ne peut réciproquement pas être compris dans toute sa profondeur sans une approche artistique de la culture.

Partant de l'exemple des analyses musicales d'Adorno, elle propose de penser la significativité comme le régime majoritaire de sémioticités de la musique. La significativité désigne ainsi *le jeu critique que construit une œuvre avec la dimension culturelle, et notamment avec les formes et normes héritées*. L'intérêt rétroactif d'une telle définition non logocentrée pour approcher le fonctionnement sémiotique du verbal lui-même consiste dans la possibilité de définir un triple régime de sémioticités pour le verbal (sens/signification/significativité), et d'ajouter à la liste des termes proposés par F. Rastier pour décrire l'acte interprétatif (teneur, portée, adresse, destination, point de vue, garantie) celui d'« enjeu ». Ainsi, la notion de significativité soumet-elle la reconstruction d'une intensité à une garantie, au sein d'un cadre épistémologique qui permet en dernier lieu de relier une sémiotique des singularités à une sémiotique des normes et à une éthique de la pluralité. La définition d'un tel régime de sémioticités reste pour l'instant programmatique et appelle des développements et précisions ultérieurs notamment par contraste avec les typologies déjà existantes sur les non-dits et les implicites, ou encore avec les notions linguistiques de « signifiante » et de « contexte ». Elle permet cependant déjà de considérer qu'une science des arts conçue comme herméneutique de la significativité constituerait ainsi une solution féconde au « caractère insoluble de ce problème de la relation de la science et de l'éthique » (Simondon) au sens où elle réaliserait, dans la *faire interprétatif*, une synthèse cohérente et unifiée du théorique et du pratique, par laquelle la « rencontre de la technicité et du respect de la totalité »

ne se réduirait pas à une banale « alliance d'un ensemble de procédés et d'une mythologie » (Simondon). Finalement, une herméneutique de la significativité, centrée sur les arts, soulignerait l'intérêt de définir l'humain moins par le langage verbal que par sa capacité à manier, dans le langage verbal et dans les autres sémoses non verbales, la significativité en termes émancipateurs (Cassirer), que ce soit dans les arts ou dans les sciences.

Pierluigi Basso-Fossali (Université Lyon II) développe ce qu'a été et ce que pourrait être une sémiotique des arts, dans la prise en compte d'une économie culturelle plus large. Après avoir restitué les différentes approches de l'art dans les domaines esthétiques et sémiotiques pour souligner un certain nombre de travers ou de lacunes, tant du côté des réductionnismes (autotélisme, immanentisme, valorisation excessive du singulier qui ne tient pas compte de l'inscription de l'œuvre dans une tradition, etc.) que des idéalismes « thaumaturgiques » (référence aux idéalités supposément universelles (vérité, beauté, harmonie), toute puissance du monde de l'art), P. Basso-Fossali propose de s'inscrire dans l'héritage des sciences de la culture, dont il rappelle les éléments significatifs, tout en en donnant une relecture actuelle à la lumière de la notion de « formes de vie ». La forme de vie de l'objet culturel, et plus spécifiquement de l'œuvre, nécessite une science de la complexité, dans la mesure où cette forme de vie se définit comme un carrefour relationnel, en tension, entre trois espaces de pertinence (énonciation, implémentation, instanciation), qui sont autant de champs d'intégration (matérielle, communicationnelle, reconstructive). Cette modélisation complexe permet de souligner quelques éléments clés d'une nouvelle méthode d'approche de l'œuvre en sémiotique, approche de type « écologique », qui permet de sortir des ornières de l'esthétique analytique ou de la neuroesthétique souvent exploitées par la sémiotique des arts. Si « l'analyse » sépare les espaces ici modélisés, « l'interprétation » cherche au contraire à trianguler les champs d'intégration. Une telle approche herméneutique peut susciter des réticences dans la mesure où elle ne garantit pas des résultats homogènes et répétables et nécessite un inconfortable effort de problématisation des relations entre les instances concernées. Mais elle a le mérite de constituer une invitation à éveiller les potentialités perceptives tout en considérant l'interprète comme un sujet « répondant », très loin d'une définition de la sémiotique comme simple « science des signes et des codes » qui a parfois permis à l'esthétique de la discréditer.

Cette définition s'appuie sur l'élaboration d'une posture complexe de l'interprète, qui répond simultanément à de nombreux réquisits, difficulté proportionnelle à l'ambition affichée d'une science des arts conçue comme acte interprétatif responsable et sensible, qui admet que l'art peut interroger le faire sens de la science. Parmi ces réquisits, on retiendra les suivants : reconnaître l'importance du paradigme herméneutique s'appuyant sur les acquis de la tradition philologique ; la nécessité de l'inscription des œuvres dans des corpus (les études diachroniques étant

encore peu développées en sémiotique) ; l'intérêt d'une approche comparatiste et la fécondité des questionnements nés de l'ethnologie de l'art ; abandonner le textualisme et reconnaître la spécificité des modes de fonctionnement sémiotique des arts verbaux et non verbaux (même si la possibilité de transferts est dans le même temps soulignée) ; revendiquer l'inactualité de l'œuvre qui permet sa position critique dans la mesure où elle propose de nouvelles conditions de pensabilité, l'aspect appellatif de l'art étant alors reconnu comme moteur d'histoire ; admettre l'impossibilité d'une totalisation d'un paysage de sens ; chercher une posture difficile tendue entre *Stimmung* et distance ; reconnaître l'effet rétroactif de l'art sur la science des arts et plus généralement sur les sciences humaines dans la mesure où il constitue un poste d'observation privilégié du phénomène d'interpénétration entre le système d'observation et l'environnement (« la science dans les *Humanitas* n'est que responsabilité au carré, *res gestae* qui insistent sur d'autres *res gestae* »). Cavell, Cassirer, Grosse, Boas, Goddman, Belting, Descola, Geertz, Goldwater, Jullien, Ingold, Rastier, Vico, Mélandri constituent quelques-unes des références majeures dans l'élaboration de ce programme ambitieux permettant de repenser les rôles pluriels (critique et fédératif) d'une sémiotique des arts.

Enfin, dans la conclusion, [Bernard Reber](#) (CNRS-Sciences Po) aborde la délibération entre sciences et éthique, au regard des capacités communicationnelles humaines, ainsi que la façon de considérer ensemble les dimensions qui font sciences et celles qui font sens, comprises comme sciences et éthiques, ce qui implique réorganisations, choix épistémologiques, explicitations pour faire tenir ensemble exigence de participation et rationalité. « En effet, une bonne partie des problèmes qui se posent, que ce soit dans les sciences pour la décision politique, dans le cas de la santé et de l'environnement par exemple, les controverses scientifiques publiques, par exemple les choix énergétiques ou les problèmes de bioéthique, ou encore ce que l'on a classé rapidement sous le vocable de post-vérité (Holzem 2019), exige un décloisonnement des sciences de l'être et des sciences du devoir-être. Cette ouverture s'accompagne du problème redoutable d'une épistémologie croisée, interdisciplinaire, mais également sur les deux plans de la vérité et du bien ou, pour le dire autrement, de la science et de l'éthique. Si ces deux exigences n'existent plus, difficile alors de faire science et encore moins de faire sens. » Certes, on ne peut que saluer le fait que les « territoires domaniaux ont abandonné leurs préconceptions implicites et se sont en quelque sorte désidéologisés, pour le plus grand bénéfice de la science », en particulier avec les appels aujourd'hui constants à l'interdisciplinarité. Cependant la séparation entre culture scientifique et culture « littéraire » persiste, elle a eu depuis un demi-siècle des effets néfastes sur les SHS : soit le scientisme avec un positivisme candide lié à la naïveté de l'existence de la « donnée », soit l'irrationalisme.

B. Reber précise les ressources de l'argumentation face à d'autres capacités communicationnelles, comme la narration et l'interprétation. Ainsi « l'argumentation lorsqu'elle est complète comporte différents moments, qui peuvent être explicités, évalués, tout en occasionnant ou non des accords. Argumentation non pas conçue comme arme pour des débats contradictoire, mais à construire, elle réduirait l'asymétrie, où ce sont souvent les implicites et les raisons imposées comme évidentes, alors qu'elles sont de la fausse monnaie, qui profitent des publics les plus faibles ». Prendre en compte le fait qu'il y a diverses capacités communicationnelles, c'est prendre en compte le fait qu'il y a différentes façons de faire sens et de faire science.

Pour conclure, notre ouvrage entend, de manière sous-jacente ou plus affirmée, poursuivre, dans un esprit cassirérien, l'exploration des différents modes d'objectivation à l'œuvre dans les sciences, leur pluralisation en même temps que leur statut commun, interprétatif et médiatisant, et, *in fine*, leur rapport à l'éthique, où les sciences se voient connectées à des enjeux sociétaux, socio-politiques et environnementaux et à la question d'une activité scientifique reconçue comme acte responsable, dont la posture critique, voire éco-engagée, est la condition *sine qua non*.

Cet ouvrage interroge les partages disciplinaires, montre d'autres configurations possibles dans l'histoire, souligne leurs échanges passés et à venir, en considérant que les disciplines séparent parfois des frontières académiques plus que scientifiques. Ce faisant, c'est à une posture très largement auto-réflexive, historicisante et comparatiste, que chaque contributeur se soumet pour son propre domaine, en cherchant dans tous les cas à faire *sens* pour faire *science*.

## Bibliographie

- Ablali, D., Badir, S., Ducard, D. (2014). *Textes, documents, œuvre : perspectives sémiotiques*. Presses universitaires de Rennes, Rennes.
- von Bertalanffy, L. (1968). *La Théorie générale des systèmes*. Dunod, Paris.
- Bouquet, S. (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Payot, Paris.
- Holzem, M. (dir.). (2019). *Vérités citoyennes. Les sciences contre la « post-vérité »*. Éditions du Croquant, Vulaines-sur-Seine.
- Rastier, F. (2015). *Saussure au futur*. Les Belles Lettres, Paris.
- Rastier, F. (2018). *Faire sens. De la cognition à la culture*. Classiques Garnier, Paris.
- Vaucluse, F. (2019). Epistémologie minimale. *Plastir*, 53.